

Joaquim Benite

“J'aime poser des questions”

Entretien avec Chantal Boiron

Joaquim Benite est l'une des personnalités les plus passionnantes du théâtre portugais. Cet homme, aux mille talents, à la curiosité insatiable, a mené de front plusieurs activités. Mais, alors que sa famille voulait qu'il devienne expert-comptable, tous ses choix reflètent sa passion pour l'écriture, la création artistique et témoignent de son engagement.

Né en 1943, Joaquim Benite se retrouve orphelin, de père et de mère, à l'âge de huit ans. Il est encore étudiant quand il signe ses premières collaborations littéraires. En 1963, il publie, avec Deodato Santos, un recueil de poèmes, *Tempo de Guerra*. Un an plus tard, il se lance dans la carrière journalistique. Là, tout l'intéresse. Il sera reporter, chroniqueur politique, critique dramatique, rédacteur en chef.

En 1970, Joaquim Benite abandonne le journalisme, et notamment la critique dramatique, pour se lancer dans la pratique du théâtre. Il forme sa compagnie, Grupo de Campolide, avec laquelle il réalise ses premiers spectacles. Il met en scène García Lorca, Pablo Neruda, Edward Albee, Eugène O'Neill, Albert Camus, Sanchis Sinisterra ou encore Shakespeare.

En 1978, il s'installe avec sa compagnie à Almada, une petite ville située juste en face de Lisbonne, sur l'autre rive de l'estuaire du Tage avant que le fleuve ne se jette dans l'Atlantique. Depuis, Joaquim Benite et ses acteurs n'ont plus quitté cet endroit. À Almada, une nouvelle aventure les attendait : la création d'un festival international de théâtre.

UBU : Comment est né le Festival d'Almada ?

Joaquim Benite : Avec ma compagnie, Grupo de Campolide, nous nous sommes établis à Almada en 1978. Auparavant, nous étions installés à Lisbonne. Nous sommes venus à Almada avec un projet de décentralisation culturelle pour pouvoir toucher un autre public, un public de banlieue, des gens qui n'avaient pas l'habitude d'aller au théâtre. À Almada, nous avons fait des spectacles avec des troupes locales d'amateurs. Notre objectif était de faire de la création théâtrale mais, en même temps, de l'animation culturelle.

En 1984, nous avons réalisé, les acteurs de ma compagnie et moi-même, neuf spectacles avec différentes troupes. Nous avons eu l'idée de les montrer pour que le public découvre notre travail et celui que nous menions en direction des jeunes compagnies. Durant une semaine, nous avons présenté ces spectacles qui, pour la plupart, étaient joués et dirigés, avec notre aide, par de jeunes artistes : plusieurs d'entre eux, qui sont aujourd'hui directeurs de groupes professionnels, ont fait là leur première mise en scène.

Le public a beaucoup apprécié, ce qui nous a incités à poursuivre la manifestation chaque été comme un festival de plein air, en invitant des petites compagnies comme la nôtre qui travaillaient dans les banlieues de

Lisbonne et de Porto, ou bien à l'intérieur du pays. On a commencé par faire un festival semi-amateur et semi-professionnel. Notre compagnie étant de plus en plus invitée dans des festivals internationaux, nous avons pu établir des liens avec des troupes étrangères et nous avons eu envie de faire venir certaines d'entre elles à Almada. Trois ans plus tard, l'internationalisation du Festival d'Almada se mettait en place.

Le Festival s'est développé d'année en année. Au départ, nous avons installé des gradins pour 200 personnes. Très vite, nous sommes passés à une jauge de 300, puis de 400 personnes. Actuellement, au Palco Grande, nous pouvons accueillir 800 spectateurs. Depuis six ans, nous présentons aussi des spectacles à Lisbonne, dans le Centre culturel de Belém ou au Théâtre Da Trindade. Cela nous permet d'inviter des compagnies plus importantes. C'est donc un festival qui s'est construit peu à peu et non pas un projet qui a été initié d'un seul coup.

Aujourd'hui, paradoxalement, nous arrivons à une situation un peu difficile parce que le festival se fait avec très peu d'argent alors que nous avons réussi, je crois, à mettre en place une plate-forme qui exigerait beaucoup plus de moyens.

Les subventions, qui vous sont accordées, n'ont-elles pas suivi le développement du Festival ?

Si, bien entendu. Le gouvernement donne davantage d'argent qu'il y a dix ans. La ville d'Almada aussi. Mais ce n'est pas suffisant pour faire ce que nous voulons faire. Avec le budget actuel, qui est de 480.000 euros environ, on « se débrouille ». On tente d'avoir de l'imagination. Par exemple, pour les voyages des compagnies étrangères, nous essayons de nous faire aider par les services culturels des ambassades des pays concernés. Tout cela exige beaucoup de travail durant l'année. Avec un peu plus d'argent, nous pourrions faire un festival dans une plus grande tranquillité d'esprit, sans les efforts surhumains que nous demandons parfois aux acteurs de la compagnie : le festival, il ne faut pas l'oublier, est réalisé, pour l'essentiel, par notre compagnie.

Ce qui est important pour moi, au théâtre, c'est la convivialité

Est-ce la même équipe depuis dix ans ?

Pas tout à fait. Il y a en tout une centaine de personnes qui font marcher le festival. Certaines y participent depuis la première année. Par exemple, Vitor¹ est là depuis le début et Paulo² depuis dix ans déjà. Mais, pour chaque édition, nous recrutons de nouveaux collaborateurs issus, par exemple, de petites compagnies de théâtre. Ce sont des gens qui viennent travailler dans la production, la technique ou l'accueil pour connaître le festival, établir des rapports avec d'autres troupes, avoir une expérience personnelle.

Le festival, fondamentalement, est dirigé par des artistes et non par des fonctionnaires. C'est une de ses principales qualités. Par exemple, c'est une actrice de notre troupe qui est responsable du restaurant et une autre qui s'occupe du bar.

Cela contribue beaucoup à l'ambiance du festival. On a le sentiment de retrouver à Almada l'esprit du Théâtre du Soleil.

Nous sommes tous un peu les élèves de Mnouchkine. Quand j'ai commencé à faire du théâtre en 1971, j'allais à la Cartoucherie : j'y ai mangé, servi par Ariane Mnouchkine. Nous avons tous partagé cette expérience. Et puis, nous n'avons pas d'autre possibilité. Nous n'avons pas assez d'argent pour tout payer. D'un autre côté, je pense que c'est une des caractéristiques les plus profondes du festival qu'il faut préserver. Tant que je serai vivant, je pense assurer cela. Après, je ne sais pas...

Vous voulez parler de l'esprit de convivialité ?

Oui. La convivialité. Le plus important pour moi au théâtre, c'est la convivialité entre l'acteur et le spectateur. Mais aussi les échanges d'opinion. Je veux faire un festival ouvert, avec des choses contradictoires comme on peut le voir dans le choix de la programmation. La programmation a comme objectif d'être non pas de « qualité » (je n'aime pas trop ce mot) mais d'être « sérieuse ». Un spectacle, pour moi, doit toujours être sérieux, que ce soit un spectacle de clowns ou un spectacle philosophique, un spectacle conventionnel ou un spectacle de recherche.

Je fais un festival pour le public portugais. Mon objectif est de montrer qu'il existe beaucoup de théâtres et qu'on ne doit pas être sectaire. En effet, on observe au Portugal une sorte de sectarisme triomphant, et cela aussi bien dans un art que dans un autre. Je crois que le festival d'Almada a contribué à modifier cet état d'esprit. Il y a vingt ans, on disait, par exemple : « Le théâtre, c'est Brecht ». Et tout le monde faisait du Brecht. Alors, avec le festival, je m'efforce de montrer qu'il y a beaucoup de façons de faire un théâtre progressiste (parce que, bien sûr, nous ne voulons pas d'un théâtre réactionnaire) et beaucoup de façons différentes de dire des choses aux gens. Pour moi, Strehler était aussi important que Kantor.

C'est pourquoi, quand on présente un spectacle, il faut toujours parallèlement susciter des débats, des discussions, développer une réflexion critique. À Almada, les débats, les colloques mais aussi les repas, les réceptions que nous organisons, tout cela fait partie d'un système où les artistes peuvent rencontrer d'autres artistes. Cela donne des expériences très intéressantes.

Almada, l'un des cœurs du monde

Que la petite ville portuaire d'Almada ait, depuis vingt-et-un ans, un si grand festival, un festival de cette exceptionnelle qualité, laisse l'observateur admiratif. La volonté, l'orgueil de cette cité ouvrière, vivant le voisinage avec Lisbonne dans un esprit de saine rivalité culturelle, expliquent cette réussite. Et la ténacité éclairée du directeur du Théâtre municipal, Joaquim Benite, assisté d'un adjoint précieux, Vitor Gonçalves. Voilà des gens qui n'ont pas tardé à être européens dans les faits, et à regarder aussi la planète tout entière.

Beaucoup de festivals sont obligés de répartir leurs représentations dans les différents quartiers de la ville, contraignant le spectateur à effectuer de longues distances. À Almada, quand les spectacles n'ont pas lieu à Lisbonne (parce que, parfois, Almada se prolonge jusqu'à Lisbonne, au Trindade ou Sao Luiz, lieux d'histoire vivants, ou à Belém, merveille de modernisme), tout est concentré dans un quartier escarpé, où il fait bon marcher, discuter – et courir quand les horaires des spectacles sont serrés. Quand le nouveau théâtre sera terminé (et ce sera l'une des plus belles salles du Portugal dans son écrin bleu), le rituel du spectateur empruntera des chemins à peine différents, puisque le bâtiment en chantier est à quelques centaines de mètres de la bâtisse blanche originelle, rue Conde de Ferreira. Celle-ci est le cœur administratif du festival, mais, bien entendu, un lieu de spectacles, où s'est imprimée la passion de tant de spectateurs ! Hors saison, on s'y rend généralement dans la journée. La nuit, on gagne plutôt l'école D. Antonia Da Costa : la première cour est un lieu de restauration, de débats

Dans votre programmation, une articulation semble se dessiner : le festival accueille des compagnies étrangères qui ont une réputation internationale comme le Théâtre UBU de Denis Marleau ou Tg STAN et, en même temps, il nous permet de découvrir de jeunes troupes portugaises.

En réalité, c'est toujours très mélangé. Parmi les troupes portugaises, il y a des troupes qui sont invitées parce qu'elles travaillent loin de Lisbonne et qu'on a peu l'occasion de les voir ici. Il y a de très jeunes compagnies qui tentent de faire un théâtre différent. Et il y a des troupes « institutionnelles »³ comme le Théâtre O Bando qui est un groupe très connu au Portugal.

C'est la même chose pour les artistes étrangers. Par exemple, le Tunisien Fadel Jaïbi est sorti pour la première fois de son pays avec sa compagnie Familia pour venir jouer à l'étranger au Festival d'Almada. En juillet

1. Vitor Gonçalves, directeur adjoint et bras droit de Joaquim Benite.

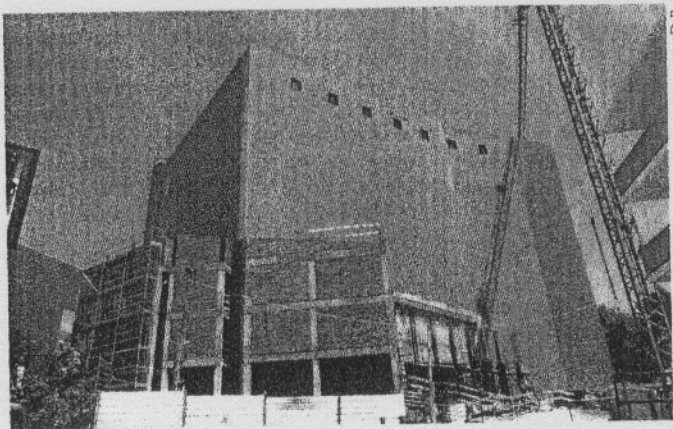
2. Paulo Mendes, directeur de production.

3. Il s'agit des compagnies dont l'activité est subventionnée par l'État.

et de musique. Lorsqu'on traverse le bâtiment de l'école, où une exposition rend hommage chaque été à un grand artiste ou écrivain (l'actrice Dalila Rocha en 2004), l'on arrive dans une deuxième cour où des gradins plongent vers la scène où a lieu le spectacle du soir : doux lieu de plein air qui parvient étrangement à s'isoler du cadre et du bruit de la ville. Non loin de là (il suffit de monter une rue un peu pentue, c'est toujours le toboggan, Almada !), sur le forum Romeu Correia, se dresse un cube blanc, le bel auditorium Fernando Lopes Graça, où viennent les spectacles nécessitant un large plateau.

Le plus souvent, les choses se passent en ces trois points clé. C'est là que se révèle une programmation qui semble également en trois points. Première direction : la création portugaise – avec ses grands modernes (Miguel Torga), ses meilleurs metteurs en scène (Luis Miguel Cintra, Jorge Silva Melo, João Mota, Joaquim Benite) et ses jeunes auteurs – élargie au monde lusophone (Angola, Brésil), la Méditerranée dans sa fraternité culturelle avec le monde hispanique, l'Europe et le reste du monde avec des fidélités, particulièrement avec la France. Les plus grands noms du théâtre mondial sont donc venus à Almada : Peter Stein, Peter Brook, Robert Lepage, Bernard Sobel, Roger Planchon, Lluís Pasqual, Simone-Sframelli... Le public participe, en décernant son prix : le spectacle élu fait l'objet d'une nouvelle invitation l'année suivante.

On aime l'art de l'intérieur à Almada, puisque Joaquim Benite est lui-même un metteur en scène. Issu de la gauche révolutionnaire, Benite, personnage massif à l'autorité souriante, hôte bienveillant et débateur hors pair, n'aime pas seulement les œuvres engagées, mais son théâtre est toujours brûlant, qu'il monte



D.R.

2 Mettre en scène Les précurseurs

Lorca ou révisienne à Adamov. Vitor Gonçalves, d'aspect plus rêveur et funambule, débordé mais disponible, est aussi un metteur en scène, il vient de présenter une adaptation de *La Paix* d'Aristophane.

Almada bruisse, avec eux et leurs invités, des colères du monde. Les colloques posent les questions qu'ailleurs, on pose de moins en moins : le théâtre face au chaos social, le nouveau théâtre politique... Mais les lois de la discussion n'excluent pas les lois de l'hospitalité. Bien des colloques, à la participation internationale, parfois élaborés avec l'Institut de la Méditerranée, se tiennent dans un petit palais du XVII^e siècle, la Casa de Cerca, dont le jardin s'étend en terrasse au-dessus du Tage : si les échanges peuvent être vifs, un climat de douceur typiquement portugais les entoure. On se parle comme dans une cour de poètes.

De Lisbonne on peut se rendre à Almada en bateau. La traversée du Tage est brève : dix minutes. Mais elle prélude à une traversée théâtrale du monde. □

G. C.

2002, Fadel Jaïbi était dans la programmation In d'Avignon. Il y a cinq ans, j'ai invité Peter Brook. En même temps que lui, j'ai invité les Moumouche Brozers, un groupe de cinq frères algériens qui faisaient du théâtre pour la première fois. Naturellement, Peter Brook ne les connaissait pas. Et eux ne connaissaient pas Peter Brook. J'ai présenté leurs spectacles aux mêmes dates et j'ai organisé une rencontre entre les deux groupes. Brook était très intéressé par la démarche de ces jeunes amateurs algériens qui avaient décidé de faire du théâtre pour communiquer dans leur quartier les opinions qu'ils avaient sur la police, la drogue. Ces jeunes Algériens ignoraient tout des règles du théâtre. C'était un phénomène complètement social. Je crois qu'il est essentiel de provoquer des rencontres comme celle-là.

Est-ce que le festival d'Almada peut contribuer à favoriser l'émergence de jeunes artistes portugais ?

Complètement. Le festival, c'est aussi un outil pour faire connaître des troupes portugaises qui n'ont pas

l'occasion de s'exprimer. Monica Calle et bien d'autres ont débuté ici. C'est ici qu'ils ont commencé à avoir une certaine popularité, une certaine reconnaissance. Par exemple, un journaliste anglais du *Guardian* a écrit une critique très élogieuse sur une toute jeune troupe portugaise, Uturo, qu'on a présentée en 2002. Cette petite troupe n'aurait pas eu l'occasion de se faire connaître en dehors du Portugal si nous n'invitions pas des critiques étrangers. Le festival a des objectifs artistiques, culturels mais également sociaux.

Il faut dire que, lorsque j'ai commencé à faire du théâtre, c'était la dictature, le fascisme. On n'avait aucune subvention. On devait même affronter l'hostilité du gouvernement et de la police. Mais nous avions la complicité de la presse. Aujourd'hui, c'est le contraire. La presse parle uniquement de la télévision. Alors, c'est difficile. Au moins, pendant le festival, la presse parle un peu plus de théâtre. C'est bon pour les troupes qui n'ont pas une grande visibilité. Ils sont vus par des critiques qui, habituellement, ne vont pas les voir.

Vous allez pouvoir disposer à Almada d'un nouveau théâtre, un outil très moderne. Pensez-vous pouvoir développer vos objectifs ?

Oui. Car nous allons avoir à Almada une salle que nous n'avions pas. Mais, vous voyez, notre philosophie se maintient. Dans la petite salle, qui a une jauge de 450 places, je vais continuer à faire là ce que j'ai toujours fait. Je suis habitué à faire beaucoup de choses à partir de zéro. J'ai commencé, à Lisbonne, dans la petite salle d'une collectivité populaire. Puis, j'ai travaillé au Théâtre Da Trindade pendant un an. On m'avait proposé de continuer dans ce théâtre mais j'ai préféré venir à Almada. Beaucoup de collègues me disaient : « Tu es fou ! Qu'est-ce que tu vas faire à Almada ? » Maintenant, ils me disent : « Comment as-tu compris que l'avenir était à Almada ? ». C'est toujours la même question. Au théâtre, il faut croire dans la possibilité d'avoir du public. Et faire une communication active en direction des gens. Maintenant, à Almada, je peux faire des choses que je ne pourrai pas faire à Lisbonne parce que la vie culturelle là-bas est très diversifiée. Ici, c'est plus concentré. À Lisbonne le public va et vient. Ici, j'ai un public fidèle qui vient voir tous les spectacles. Par curiosité. Mais aussi par habitude parce qu'ils sont liés au théâtre : c'est le théâtre de la communauté. C'est « leur » théâtre. Si je vais au café, je peux parler avec un spectateur qui me dira : « J'ai vu votre spectacle. Je l'ai aimé, ou au contraire, je ne l'ai pas aimé pour telle ou telle raison ». Je connais des gens qui viennent au festival depuis les premières années. À Lisbonne, le public, c'est complètement abstrait. Mon objectif à Almada, je peux dire qu'il est pratiquement atteint. Pas tout à fait parce qu'on ambitionne toujours davantage. Nous avons 4000 à 5000 spectateurs pour chaque nouvelle production. C'est déjà un bon résultat.

La seule vraie question, c'est la passion. Le travail que nous faisons pour avoir du public, ce n'est pas une chose qui peut être traduite en termes sociologiques : c'est la force de la compagnie, c'est son travail durant toute l'année. Et puis, nous pratiquons une politique de prix très bas. Un jeune de moins de 25 ans peut voir tous les spectacles (30 productions de 28 compagnies) pour 30 euros, soit le prix d'une place dans un théâtre privé à Paris ou à Lisbonne. J'ai une compagnie subventionnée : la subvention, elle est pour le public. Je ne comprends pas qu'une troupe subventionnée puisse pratiquer des prix très chers. Pourquoi serait-elle alors subventionnée ? Quand un jeune paie 30 euros pour voir tous les spectacles du festival, c'est l'État qui paie la différence. Sinon, on serait obligé de faire des billets très chers.

Je pense que ce sont les artistes et non les programmeurs qui devraient avoir le pouvoir.

Tout à l'heure, vous disiez que l'une des principales qualités du festival d'Almada était d'être sous la responsabilité d'artistes. Est-il important, pour vous, que ce soit un artiste qui dirige le festival ?

Oui. Et j'ai une position très critique face à la situation internationale du théâtre où les programmeurs

ont gagné le pouvoir. Je pense que ce sont les artistes qui devraient avoir le pouvoir et non pas les programmeurs. Maintenant, beaucoup de gens font des choses pour être agréables aux programmeurs qui, s'ils n'aiment pas un spectacle, ne le programment pas. Cela provoque une perversion du système. Je me souviens quand Antoine Vitez a été nommé à la Comédie-Française, il a exigé d'avoir la direction artistique et l'administration dans une seule main parce qu'il comprenait très bien que la direction d'un théâtre, ce n'est pas une gestion comme une autre. Il ne s'agit pas de « gagner » ou de « ne pas gagner » de l'argent. Les goûts sont artistiques et l'argent est nécessaire pour développer des goûts artistiques. Ce n'est pas le contraire, c'est-à-dire faire ce que avec quoi on peut gagner de l'argent.

Mais tous les metteurs en scène européens n'ont pas forcément la même ouverture d'esprit.

C'est le festival qui m'a obligé à être comme ça. Avant, moi aussi, je pensais que je faisais « le meilleur théâtre du monde » comme tous les metteurs en scène. Mais, avec le festival, j'ai été amené à apprécier des spectacles que jamais je n'aurais faits, que je ne pouvais pas faire parce que ce n'était pas mon univers personnel. Cela m'a donné une ouverture que je n'avais pas.

J'ai commencé comme critique. J'avais beaucoup d'idées. Les critiques, on le sait, ont toujours beaucoup d'idées ! Mais quand j'ai commencé à faire du théâtre, j'ai compris que les critiques se trompent souvent. Et, quand j'ai commencé à faire un festival, j'ai compris que les metteurs en scène pouvaient eux aussi se tromper. Maintenant, ce que j'apprécie le plus dans un spectacle, c'est la solidité du projet. C'est le plus important pour moi. Même si, au bout du compte, ce n'est pas tout à fait réussi.

Je fais un festival qui est normalement reconnu au Portugal et il est vrai que j'ai un grand soutien des compagnies portugaises. Beaucoup de metteurs en scène me disent : « S'il y a un endroit au Portugal où l'on peut rencontrer des gens, c'est Almada ». Par exemple, Jorge Silva Melo a écrit une chronique de deux pages où il dit : « Quelqu'un qui ne connaît pas la terrasse du festival, ne connaît pas la civilisation ». J'ai beaucoup apprécié parce que Jorge Silva Melo n'a pas l'éloge facile. C'est, au contraire, un homme très polémique, un militant du théâtre très combatif.

Vous êtes metteur en scène, directeur de festival, mais également directeur d'une revue *Cardenos*. Cette activité éditoriale, est-ce pour vous une façon de poursuivre une réflexion critique sur le théâtre ? Et est-ce que cela s'inscrit dans une dialectique par rapport à ce que vous faites pendant le festival et tout au long de l'année ?

Au moment où vous commencez à poser la question, j'ai pensé à ce mot que vous avez utilisé : dialectique. Je pense que c'est le mot qui explique tout. Je suis issu du marxisme et je continue à penser que je suis marxiste. En réalité, je ne sais pas ce que je suis mais je continue à penser cela ! Et je pense que le marxisme, c'est surtout la dialectique. Quand j'étais critique, j'ai étudié le théâtre par rapport au spectacle vivant d'une façon dialectique. Puis, quand j'ai commencé à faire